



© BR

La PMA, l'Église et les chrétiens

De plus en plus de couples se tournent vers la PMA. Y compris parmi les chrétiens qui se trouvent en porte-à-faux avec la position de l'Église ; cette dernière rejetant les différentes techniques de procréation médicalement assistée (PMA). Éclairage du P. Bruno Saintôt, sj, co-responsable du Domaine Éthique biomédicale (Facultés Loyola Paris). Et témoignages.

Père Saintôt, pouvez-vous rappeler la position de l'Église quant aux techniques de procréation assistée ?

L'Église catholique reconnaît comme éthiquement valables les seules techniques médicales qui ne visent pas à se substituer à l'acte conjugal et qui respectent l'embryon. Le premier repère éthique, la dignité de l'embryon, exige de le traiter avec le même respect qu'une personne, et donc de ne pas le manipuler ni le détruire. Le second repère, la dignité de la procréation, demande que l'enfant soit le fruit de l'amour conjugal durable s'exprimant dans la donation conjugale sexuelle qui unifie les dimensions charnelle, psychique et spirituelle des conjoints. Il refuse la dissociation de ces dimensions par l'intervention d'un tiers médical.

Touchés par l'infertilité, des chrétiens se tournent vers la PMA et disent se sentir jugés ou rejetés par l'Église. Qu'en est-il ?

L'écoute de ces couples chrétiens montre qu'ils se sentent assez souvent gênés d'en parler, surtout s'ils appartiennent à des milieux croyants, et qu'ils subissent parfois des remarques réprobatrices de responsables de l'Église voire de l'entourage. Même si leur décision a été mûrement réfléchie et même si l'enfant est source de grande joie, ils ne peuvent pas toujours parler de cette forme de transgression assumée, de ce malaise coexistant avec un grand bonheur.

Comment convaincre les couples qui risquent de se détourner de l'Église que même si cette dernière désapprouve leurs démarches, elle n'est pas sourde à leurs souffrances ?

Dans le texte, *La dignité de la procréation (2018)*, les Évêques de France montrent la voie : « La souffrance liée au désir d'enfant ne peut être ni minimisée ni abordée par le seul remède de la technique. Nous souhaitons le développement d'un accompagnement qui

soit respectueux des personnes concernées, qui sache les informer loyalement pour que leurs décisions soient prises en conscience, de façon éclairée, et qui porte le souci de la dignité de la procréation. »

Comment montrer que la morale et les questions bioéthiques sont au service de l'humain ?

L'Église doit d'abord apparaître comme le lieu de l'accompagnement de la souffrance, de la formation de la conscience et du discernement, et pas seulement d'affirmation de grands interdits. Nous avons besoin d'être formés à cette démarche globale d'accompagnement. Certes, beaucoup d'initiatives existent (formations, soutien spirituel, etc.) mais elles ne sont pas toujours bien connues.

Quel est l'enjeu de ces questions et l'importance de la parole de l'Église dans ce domaine ?

Comme le disait le pape Jean-Paul II : « La médecine est une forme éminente, essentielle, du service de l'homme. » Le Christ est touché par la souffrance et par les gestes de soin : « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt 25, 40). À sa suite, l'Église a toujours été inventive pour soigner les faibles et les malades. Depuis le procès médical de Nuremberg, nous savons aussi que la médecine peut être déshumanisante. Malgré ses propres scandales, l'Église contribue à ce que l'être humain ne soit pas blessé, dans l'unité de ses dimensions physiques, psychiques et spirituelles, et dans l'exigence de justice et de fraternité. La crise écologique vient renouveler ce double impératif d'innovation et de vigilance dans le soin des humains et du monde.

Notre fils, notre bataille : le témoignage d'Yves

Quelques années après notre mariage, alors que ma femme et moi étions prêts à avoir un enfant, il nous a fallu nous rendre à l'évidence : il ne venait pas. Nous avons consulté un gynécologue. Après quelques examens, le couperet est tombé : comme nombre d'hommes des pays économiquement développés, je suis touché par une altération du sperme. Nous avons donc suivi un parcours de PMA (procréation médicalement assistée) : stimulation hormonale, déclenchement de l'ovulation, etc. C'est un parcours épuisant, long (5 ans pour nous), avec beaucoup d'espoir, mais aussi des échecs : seuls 48 % des couples deviennent parents grâce à la fécondation in vitro d'après l'Ined. Pour affronter ce parcours il faut être solide dans sa tête, dans son couple, et physiquement, car la stimulation hormonale n'est pas sans effets sur la santé de la femme (prise de poids, fatigue). Pour nous, c'est la quatrième tentative qui a réussi.

En me lançant sur ce chemin difficile, je ne me suis pas posé la question de la position de l'Église, car je n'imaginai pas qu'une PMA sans donneur tiers, au sein d'un couple marié, soit interdite. Je l'ai découvert lors d'une discussion avec des amis bien que je travaille dans un milieu catholique. Autour de moi, j'ai toujours ressenti de la bienveillance et du soutien face à mon combat pour être père. Sans doute est-ce la différence entre la position officielle de l'Église et la réalité.

Notre enfant n'a jamais été un dû mais un don de l'amour, un cadeau inespéré de la vie, mais aussi de la science. J'ai lu le témoignage d'un couple suisse qui n'a pas coupé les ponts avec l'Église mais est resté marqué par le rejet de son chemin par l'ins-